

INTRODUCTION À LA CONNAISSANCE DU PRÊTRE

Le prêtre intrigue nos contemporains. Chaque jour s'allonge la liste des romains et des films qui le mettent en vedette. Il suffit d'interroger notre mémoire pour que surgissent des visages de prêtres nombreux et variés, rencontrés dans nos lectures et au cinéma.

Quand la civilisation devient plus technique et matérialiste, quand la tentation de désespérer de l'homme vous prend à la gorge, alors, au gond de l'âme, s'agite un irrésistible besoin d'autre chose, de sacré, de mystère. « Cet homme dans la rue qui vous demande du feu, laissez-le parler : dans dix minutes il vous demandera Dieu », constate Duhamel.

Je ne garantirais pas que les « bons catholiques » éprouvent pour lui le même intérêt. Et cela aussi pose un problème. Ne serait-ce pas qu'ils le voient de trop près ? Adolescents, au patronage, à la troupe scout, au collège comme professeur de maths ; adultes, dans les groupes d'action catholique où ils discutent ferme avec lui. Pour eux le prêtre est dépouillé de son mystère. Ils le jugent selon les normes qu'ils utilisent pour juger les autres. Certes ils entretiennent avec lui de bons rapports, non d'ailleurs sans une nuance de réserve défensive, ils proclament volontiers leur admiration pour certains prêtres, mais je ne suis pas certain qu'ils estiment et honorent *le* prêtre.

Faudrait-il, pour les éclairer, que le pire arrive ? Les catholiques français, alors, comme les catholiques mexicains de Graham Greene, baiseraient avec dévotion la main consacrée d'un pauvre prêtre, alcoolique, le dernier qui reste...

Cette méconnaissance du vrai caractère du prêtre n'expliquerait-elle pas la pénurie de vocations sacerdotales dans nos familles catholiques ?

Notre cahier n'a pas la prétention d'atteindre le grand public. Mais du moins voudrait-il alerter fortement les lecteurs de la revue, leur faire entendre l'avertissement de Jean-Baptiste aux Juifs : « Il est parmi vous quelqu'un que vous ne connaissez pas ». Et aussi les inviter à faire pour le sacerdoce l'effort qu'ils ont fourni pour découvrir les grandeurs du mariage. Un effort de foi. Car c'est uniquement dans l'optique de la foi que se discerne la mission du prêtre, homme de Dieu et non pas héros de romain.

Il est impossible de dissocier la mission du prêtre de la mission du Christ ; elle la prolonge et la perpétue au long des siècles. Aussi ces pages veulent-elles introduire à la connaissance du prêtre par le rappel de la mission du Christ. Mais cette mission du Christ elle-même échappe à qui ne la considère pas dans le prolongement de la première phase de l'œuvre divine qu'est l'alliance du peuple juif avec son Dieu. D'où les deux parties de l'article : Hommes de Dieu sous l'ancienne Alliance ; le fils de l'Homme et les Hommes de Dieu dans la nouvelle Alliance.

I. HOMMES DE DIEU SOUS L'ANCIENNE ALLIANCE

Moïse, le médiateur

Avant de nous dévoiler par son Fils son « *mystérieux dessein* tenu caché de puis l'origine des siècles », comme dit saint Paul, Dieu longuement en prépare la réalisation. Il se veut un peuple parmi tous les peuples, qui sera son peuple : le Peuple de Dieu. Il se choisit un homme, Abraham, l'appelle l'arrache à la vie citadine pour la vie nomade et lui promet une descendance innombrable, une terre où elle se fixera. Avec lui il contracte alliance. Celui que les siècles appelleront *Père des croyants* est mis à rude épreuve, car c'est par sa foi bien plus encore que par sa chair qu'il doit engendrer sa descendance. Aussi cette foi, Dieu l'éduque, l'éprouve, l'essaye de multiples manières. Elle s'affirme, grandit, résiste. Et Dieu tient sa promesse, donne à Abraham vieillard un fils : Isaac.

La race fut prolifique. Nous retrouvons les descendants du patriarche, quatre siècles plus tard, en Égypte. Ils vivent la vie rude des « populations déplacées ». Taillables et corvéables à merci, main-d'œuvre à bas prix pour les fonctionnaires de Pharaon. Le nationalisme égyptien les tolère mal et s'applique à les exterminer : ordre est donné aux sages-femmes de tuer les garçons nouveau-nés. Les voilà mûrs pour l'intervention divine, non pas en vertu d'une valeur morale quelconque, mais parce qu'ils ont touché le fond de la honte et de la misère et qu'il est bien évident à leurs yeux qu'ils ne peuvent se sauver eux-mêmes. Dieu élit alors celui dont il va se servir pour les libérer, il le sauve merveilleusement des eaux et — humour divin — le fait élever à la cour du Pharaon. Moïse ne renie pas pour autant ses frères ; les exactions dont ils sont victimes le révoltent, il épouse leur cause. Aussi sa tête est-elle mise à prix, il lui faut s'enfuir. Pendant quarante ans il gardera des troupeaux. Dans le silence et la solitude de la steppe son âme se purifie, se fortifie jusqu'au jour où, devant un buisson qui flambe et ne se consume pas, il s'arrête, intrigué : c'est Dieu. « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob... Je t'envoie vers Pharaon pour libérer mon peuple »¹. Moïse, brusquement mis en présence de sa vocation, est pris de panique... Mais Dieu exige. Moïse part, les événements se précipitent. Prodiges ; fléaux sur l'Égypte ; départ en pleine nuit après un repas hâtif pris debout, reins ceints, sandales aux pieds, bâton à la main : le repas pascal.

C'est un étrange ramassis d'hommes, de femmes et d'enfants, délirants d'enthousiasme, que Moïse fait traverser à pied sec la Mer rouge. C'est de cela qu'il doit faire un peuple.

L'exaltation tombe vite dans le dénuement du désert, quand les vivres et l'eau viennent à manquer. Le soir, sous les tentes, gronde l'émeute. Moïse est pris à partie : « En Égypte on avait des pots pleins de viande et du pain à discrétion ». « N'y avait-il pas des sépulcres en Égypte, pour que tu nous aies menés au désert pour nous faire mourir ? »² Il reste inébranlable dans sa foi. Au nom de Dieu il fait jaillir l'eau du rocher, il leur donne la manne. Ses miracles successifs l'accréditent auprès des siens qui n'en restent pas moins toujours prêts au découragement et à la révolte. Les tribus ennemies attaquent, il faut combattre. Moïse envoie Josué et ses hommes, lui va prier : « Moïse, Aaron et Hour montèrent au sommet de la colline. Lorsque Moïse tenait ses mains élevées, Israël l'emportait, et lorsqu'il laissait tomber ses mains, Amalec l'emportait. comme les mains de Moïse s'alourdissaient, ils prirent une pierre sur laquelle ils le firent s'asseoir et Aaron et Hour soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; ainsi ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. Et Josué défait Amalec »³.

¹ Ex 3, 6 et 10.

² Ex 14, 11.

³ Ex 17, 10-13.

Se tenir entre Dieu et le peuple, c'est là toute la vocation de Moïse.

La caravane arrive au Sinaï. Moïse gravit le sommet, seul au rendez-vous de Dieu. Écrire la loi du Tout-Puissant sur des tables de pierre prend du temps. Le peuple perd patience. Il se veut un dieu moins inaccessible, il se fait un veau d'or. Moïse l'apprend, entre dans une colère terrible, la colère sainte des prophètes, jaloux de la gloire de Dieu. Il ne renie pourtant pas son peuple, dont il plaide la cause en une prière pathétique : « Ah ! ce peuple a commis un grand péché ! Ils se sont fait un dieu d'or. Pardonne maintenant leur péché, sinon efface-moi de ton livre que tu as écrit »⁴.

Tout Moïse est là : deux passions l'habitent, la passion de Dieu, la passion de son peuple, elles le déchirent, mais jamais il ne trahira ni le parti de Dieu ni le parti de ses frères. Un mot définit bien cette vocation : médiateur. Moïse restera la figure type du médiateur : celui qui parle de Dieu aux hommes, celui qui parle des hommes à Dieu.

À sa mort, après quarante années de désert, il laisse au seuil de la Terre promise un peuple doté d'une organisation politique, d'une loi, d'un sacerdoce. Un peuple qui a Dieu pour allié. C'est le Peuple de Dieu.

Pour accomplir cette œuvre gigantesque, Dieu avait concentré tous les pouvoirs entre les mains de Moïse le médiateur. Désormais la fonction médiatrice se subdivise en trois : la fonction royale, la fonction sacerdotale, la fonction prophétique. Par elles Dieu va diriger son peuple, le sanctifier, lui parler.

La fonction royale

Josué succède à Moïse à la tête du peuple et le fait entrer en Palestine. Il est le conducteur du peuple, il n'en est pas le roi, car Israël n'a pas d'autre roi que Dieu lui-même. Cette conviction est gravée dans les cœurs juifs plus indestructiblement que la Loi sur les tables de pierre. Les psaumes plus tard chanteront à l'envi le Roi de Gloire : « Yahweh est notre roi, depuis les temps anciens c'est lui qui a opéré nos délivrances »⁵.

Et cependant, deux siècles après l'entrée en Canaan, le jour vint où Israël réclama un roi : « Tous les anciens s'assemblèrent et vinrent vers Samuel : *Établis donc sur nous un roi comme font toutes les nations* »⁶. Il faut avouer qu'ils pouvaient légitimement désirer sortir de cette période de confusion politique car l'unité nationale risquait fort d'être compromise. Mais il semble bien aussi qu'un autre motif les ait poussés : qui dit roi, dit force et indépendance politique, possibilité de prendre sa place dans le concert des nations. Yahweh, leur chef invisible, y voit une offense : « C'est moi qu'ils méprisent »⁷. Il accède cependant à leur désir, mais n'abdique pas pour autant ; c'est lui qui choisira le roi ; son prophète Samuel oindra l'élu. Nul en effet ne peut remplir une fonction dans le peuple de Dieu, qui ne soit désigné et investi par Dieu.

La page qui nous relate l'onction de Saül par Samuel est significative : « Samuel prit une fiole d'huile, en versa sur la tête de Saül, le baisa et lui dit : *Yahweh ne t'a-t-il pas oint sur son domaine... l'Esprit de Yahweh va fondre sur toi et tu prophétiseras et tu seras changé en un autre homme. Lorsque ces signes te seront arrivés, fais ce qui se présentera, car Dieu est avec toi... dès que Saül se fut séparé de Samuel, Dieu transforma Saül et lui donna un autre cœur* »⁸.

⁴ Ex 32, 31.

⁵ Ps 74, 12.

⁶ I Sam 8, 4.

⁷ I Sam 8, 7.

⁸ I Sam 10, 1sq.

Le roi d'Israël aura son royaume « en commende », comme disait Jeanne d'Arc au Dauphin. Monarchie si l'on veut, mais monarchie théocratique. Yahweh dira à David : « Tu feras paître mon peuple Israël »⁹. C'est bien dire que Dieu ne renonce pas à ses droits : le berger n'est pas le maître du troupeau. Cette notion de roi-pasteur aura une grande fortune en Israël.

Le peuple témoigne une grande vénération à l'Oint de Dieu, en qui il voit un représentant, disons mieux, une présence de Dieu parmi les siens.

Mais la royauté en Israël ne sera pas longtemps glorieuse. Très vite les rois mèneront une politique personnelle ; quand le succès les favorisera, ils seront grisés ; à l'heure des revers ils chercheront du secours auprès des puissantes nations voisines, oubliant l'alliance avec Yahweh. Six siècles après David, ce sera l'effondrement.

Cependant la notion de royauté gardera toujours un prestige immense aux yeux des Juifs. Elle évoque la figure si attachante et glorieuse de David, « le roi selon le cœur de Dieu », et plus encore Celui qui doit venir, cet Oint de Dieu (notez que le mot *oint* est le terme latin, *messie* le terme hébreu, *christ* le terme grec), descendant de David, qui libérera son peuple. Ainsi s'explique la résonance extraordinaire que trouvait dans les cœurs, après la chute de la royauté et pendant les six siècles d'occupation étrangère, toute évocation du roi des Juifs.

La fonction sacerdotale

Le roi est le premier personnage de la nation, il a l'autorité suprême, il est responsable des affaires extérieures et intérieures. En un sens cependant, le sacerdoce lui est supérieur. Malheur au roi qui usurpe les fonctions sacerdotales : pour cette raison Ozias est frappé de la lèpre. C'est que, si le roi est témoin aux yeux du peuple de la Souveraineté de Yahweh, les prêtres sont témoins de sa Sainteté (sainteté, ce terme a pour nous essentiellement une signification morale ; pour les Juifs, il disait transcendance, grandeur inaccessible).

Le Très-Haut, le Saint veut être en rapport avec son peuple, mais les relations ne seront possibles que par des hommes qu'il choisira, qu'il consacra, lui appartenant, hommes de Dieu.

Une tribu est désignée par le Seigneur à cet effet. Celle de Lévi. Lors du partage des terres, les lévites n'auront pas de part. « Soyez saints car je suis saint »¹⁰, leur dit Yahweh. Or qui dit saint dit séparé : possessions et activités temporelles ce n'est pas leur affaire. Leur domaine c'est Dieu lui-même ; il le leur a déclaré en une phrase qui depuis trente siècles fait la joie et la force de tout prêtre : « Tu n'auras pas de domaine... c'est moi qui suis ta part et ton héritage »¹¹.

Les lévites seront donc au service de Dieu, c'est-à-dire aux affaires du culte. Mais ils ne rempliront que des fonctions subalternes. Une seule famille de la tribu, celle d'Aaron, s'acquittera des fonctions sacerdotales proprement dites. Et, à la tête du corps sacerdotal, le grand-prêtre seul pénètre dans le Saint des Saints, en présence de Yahweh — comme si le sacerdoce lui-même avait besoin d'un médiateur.

Pourquoi tant d'antichambres et d'intermédiaires entre le peuple et Dieu ? C'est qu'il s'agit d'inculquer fortement la conviction de la Transcendance de Dieu à ce peuple qui, en contact permanent avec des nations honorant des dieux faits de main d'homme, risque la contagion. Il y va de la vocation même du peuple de Dieu.

⁹ II Sam 5, 2.

¹⁰ Lev 20, 26.

¹¹ Nom 18, 20.

La liturgie de la fête de l'Expiation (Lev. 16), qui avait lieu une fois par an, est expressive de cette haute spiritualité. Le grand-prêtre, après s'être baigné, se revêtait des ornements sacerdotaux. Sur son turban de lin était fixée une plaque d'or, portant gravé : « Sainteté à Yahweh ». Sur le pectoral et sur les épaulettes étaient inscrits les noms des douze tribus « en souvenir » devant Yahweh. Au cours de la cérémonie, il chargeait un bouc de tous les péchés du peuple et le faisait conduire au désert. Il offrait ensuite en sacrifice un taureau et un autre bouc dont il portait le sang dans le Saint des Saints.

Prêtres et lévites étaient attachés au sanctuaire : là était l'arche d'alliance, et donc la présence de Dieu. Offrir l'encens et les sacrifices était leur privilège inaliénable. Il fallait s'adresser à eux pour présenter à Dieu des sacrifices et toutes les circonstances de la vie quotidienne étaient, pour les Juifs pieux, occasion d'en offrir : récoltes, naissances, vœux... et tout manquement à la Loi. Il y avait aussi les sacrifices pour la communauté : ceux des jours de fête ; celui d'un agneau sans tache, matin et soir. L'idée d'expiation jouait un grand rôle dans le culte, et l'aspersion du peuple avec le sang des victimes était très en usage.

Mais qu'on n'attribue pas aux prêtres une médiation autre que rituelle. On ne retrouve pas chez eux le pathétique écartèlement de Moïse entre ses deux fidélités, au peuple et à Dieu. Ce n'est que très exceptionnellement qu'on voit un Esdras prier et faire pénitence : « Pendant qu'Esdras, pleurant et prosterné devant la maison de Dieu faisait cette prière et confession, il s'était réuni auprès de lui une assemblée très nombreuse d'Israélites, hommes, femmes et enfants ; car le peuple versait beaucoup de larmes »¹².

Au retour de l'exil, les prêtres seront les meneurs de jeu d'une liturgie où la louange prend une place toujours plus grande.

Mais le sacerdoce, comme la royauté, fut loin d'être toujours fidèle à sa vocation. Ils devaient enseigner et commenter la Loi, Dieu le leur rappelait : « Ils instruiront le peuple à distinguer entre le saint et le profane, entre le pur et l'impur »¹³. Souvent ils le négligeaient ; très vite alors la foi du peuple s'altérait. Une autre tentation perpétuellement menaçait : un ritualisme sans esprit et sans vérité. Et cette autre encore — qui est de tous les temps et de tous les lieux —, le cléricisme : user de son prestige et de son pouvoir spirituel pour intervenir dans les affaires temporelles de la cité et, éventuellement, s'emparer du pouvoir politique. « Tout commence en mystique et tout se termine en politique », notait Péguy.

En dépit de ces déviations et de ses limites, la fonction sacerdotale joua un grand rôle pour maintenir en Israël le sens de la sainteté et de la fidélité de Dieu.

La fonction prophétique

Royauté et sacerdoce étaient deux fonctions permanentes — institutionnelles, dirions-nous aujourd'hui. C'était leur force mais aussi leur faiblesse : les institutions, comme les hommes, sont prises de sclérose en vieillissant. Le prophétisme n'a pas ce même caractère institutionnel. C'est une fonction temporaire, épisodique. Le prophète est un homme qui surgit tout à coup, fait irruption dans la vie du roi, dans le Temple, aux portes de la ville, comme ce coup de tonnerre inattendu par un beau ciel d'été.

Le prophète d'Israël n'est pas seulement, au sens actuel du terme, l'homme qui annonce l'avenir. Et quand il le fait, ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité mais pour révéler le sens divin des événements qui vont survenir ou réveiller la foi dans les promesses de Dieu. Il est essentiellement l'homme qui parle au nom d'un autre, de Dieu. Plus exactement

¹² Esd 10, 1.

¹³ Ez 44, 23.

encore, c'est l'homme par qui Dieu parle : « Tu seras comme ma bouche »¹⁴, disait Yahweh à Jérémie. C'est un choisi de Dieu, car on ne se fait pas serviteur de Dieu, on est fait tel par lui. On devient roi et prêtre par l'onction, prophète par un appel personnel du Seigneur : « J'entendis la voix de Yahweh qui disait : « Qui enverrai-je, qui ira pour nous, » Et je dis : « Me voici, envoie-moi »¹⁵. Et, accompagnant l'appel de Dieu, le surgissement de l'Esprit de Dieu en l' élu : « *Fils d'homme, dit Dieu à Ézéchiël, tiens-toi sur tes jambes et je te parlerai.* Et comme il me parlait, l'Esprit entra en moi et me dressa sur mes jambes et j'entendis celui qui me parlait. Il me dit : *Fils d'homme, je t'envoie vers les enfants d'Israël... ces fils au rude visage et au cœur endurci, car c'est vers eux que je t'envoie. Et tu leur diras : Ainsi a parlé le Seigneur Yahweh. Pour eux, qu'ils acceptent ou refusent d'écouter, ils sauront qu'il y a eu un prophète chez eux. Et toi, fils d'homme, ne les crains pas* »¹⁶.

Témoin de la gloire de Dieu, vengeur de sa sainteté, mainteneur de ses droits, le prophète n'hésite pas à affronter le roi lui-même, l'Oint, quand il est infidèle à Dieu. Il faut relire l'admirable page où Nathan blâme David pour son crime¹⁷. Ailleurs, c'est Isaïe, et avec quelle véhémence, qui reproche au roi de miser sur des alliances étrangères au lieu de s'appuyer sur la fidélité de Dieu : « Malheur à ceux qui descendent en Égypte demander du secours, qui s'appuient sur les chevaux, mettent leur confiance dans les chars parce qu'ils sont nombreux, mais ne regardent pas vers le Saint d'Israël »¹⁸.

Les prêtres ne sont pas épargnés : « Parce que tu as rejeté la connaissance, je te rejetterai d'exercer le sacerdoce en mon honneur »¹⁹. « Maintenant, c'est pour vous qu'est ce commandement, ô prêtres. Si vous n'écoutez pas et si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom, dit Yahweh des armées, je lâcherai sur vous la malédiction et je maudirai vos bénédictions »²⁰. Le prophète n'est pas l'ennemi du sacerdoce ; il en tient compte et s'appuie sur lui, mais il dénonce un culte sans âme que des prêtres fonctionnaires offrent au nom d'un peuple superstitieux : « Yahweh agréera-t-il des milliers de béliers, des myriades de torrents d'huile ? ... On t'a indiqué, ô homme, ce qui est bon et ce que Yahweh demande de toi ; uniquement de pratiquer la justice, d'aimer la bonté et de te conduire humblement envers ton Dieu »²¹. Amos stigmatise ceux qui, tout en multipliant les sacrifices, pratiquent l'injustice : « Si vous m'offrez vos holocaustes et vos oblations, je ne les agréerai pas... Délivre-moi du bruit de tes cantiques... mais que le droit coule comme l'eau et la justice comme un torrent qui ne tarit pas »²².

Ézéchiël, lui, s'en prend à tous les dépositaires de l'autorité civile et religieuse : « ainsi parle le Seigneur Yahweh : je redemanderai aux pasteurs mes brebis, et je ne leur laisserai plus paître de troupeau, et les pasteurs ne se paîtront plus eux-mêmes »²³.

Terrible vocation que celle de prophète ; on ne dénonce pas les abus sans soulever des haines inexpiables. Aussi est-il facile de comprendre le mouvement de recul de celui que Dieu appelle : « Ah ! Seigneur, je ne sais pas parler, je ne suis qu'un enfant »²⁴ et la lassitude de celui qui s'adresse à un peuple indifférent et hostile : il voudrait se rendre sourd à la parole de Dieu en lui, reprendre la vie paisible d'un honnête citoyen. Nous en trouvons l'aveu poignant dans Jérémie : « Tu m'as séduit, Yahweh, et j'ai été séduit. tu m'as maîtrisé et tu l'emportes.

¹⁴ Jer 15, 19.

¹⁵ Is 6, 8.

¹⁶ Ez 2, 1-6.

¹⁷ II Sam 12.

¹⁸ Is 31, 1.

¹⁹ Os 4, 6.

²⁰ Mal 2, 1-2.

²¹ Mic 6, 7-8.

²² Am 5, 22-24.

²³ Ez 34, 10.

²⁴ Jer 1, 6.

Je suis chaque jour un objet de risée ; tous se moquent de moi... Je me suis dit : « Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom... » Mais il y avait dans mon cœur comme un feu dévorant, je me suis épuisé à le contenir et je n'ai pas pu »²⁵.

L'Esprit de Dieu les soutient fortement s'ils sont fidèles : « Mais moi, je suis rempli de force avec l'Esprit de Yahweh, et de droiture et de courage, pour dénoncer à Israël son péché »²⁶.

On aurait tort de voir d'abord dans le prophète un messenger de malheur : il rappelle les promesses de Dieu, il fait apparaître à l'horizon la lumière des temps messianiques. Que le peuple soit fidèle, et Dieu envers lui sera magnifique. Il fera pour les enfants les grandes choses qu'il fit pour leurs pères ; il en fera de plus grandes encore. Qu'on relise les chapitres 54 à 66 d'Isaïe.

Le prophète est aussi un homme de prière. Nous retrouvons chez lui — ce qu'on ne trouve pas chez le prêtre — des accents qui nous rappellent Moïse intercédant pour le peuple.

Tous ces traits faisaient des prophètes des hommes singulièrement attachants. Si les puissants qu'ils admonestèrent restaient souvent insensibles et impénitents, le peuple, lui, était fréquemment retourné. Ils furent pour Israël plus encore que ne sont pour le peuple chrétien les grands saints de notre histoire religieuse : à la fois des saints, des docteurs, des héros nationaux. Souvent, il est vrai, ce fut après leur mort seulement que leur grandeur éclata et que s'exerça en profondeur leur influence.

C'est bien grâce à eux que le monothéisme a été sauvegardé en Israël, que se sont intériorisés le culte et la morale, que les petits et les humbles ont été considérés. Par eux, ces hommes terribles et tendres, Dieu a donné une âme à son peuple.

Bilan de treize siècles d'histoire sainte

Le siège de Jérusalem, la prise de la ville et sa destruction en 387, la déportation de ses habitants fut un événement d'une importance capitale dans l'histoire du peuple de Dieu. Il faudrait, pour en bien saisir toute la portée, retrouver la mentalité de ceux qui le vécurent. À leurs yeux, Jérusalem est bien plus que la capitale, au sens moderne du mot. C'est là qu'est le Temple, et le Temple c'est la demeure de Dieu. Sa destruction ne signifie-t-elle pas que Yahweh a définitivement renié son peuple ? Alors, qu'en est-il des promesses faites à Abraham, à Moïse, à David ? La tentation s'insinue chez les croyants débiles que leur Dieu, après tout, n'est peut-être qu'un dieu comme les autres, moins puissant même que ces dieux babyloniens en l'honneur desquels se déroulent, sous leurs yeux d'exilés, des liturgies grandioses.

L'enseignement des prophètes alors joua un rôle décisif : une élite, une petite élite affirme et affine sa foi pendant ce séjour en terre étrangère. Quand elle rentre en Palestine, en 538, elle y ramène une âme nouvelle.

Les choses ont bien changé dans ce pays ravagé. Ils n'ont plus de roi et ne retrouveront plus l'indépendance nationale, sauf pour une très courte période. C'est l'occupation étrangère, avec toutes les servitudes, les humiliations qu'elle entraîne. Mais ce qui est perdu en puissance politique est gagné en qualité de vie spirituelle. Israël est désormais essentiellement une communauté religieuse.

Plus de fois. De rares prophètes, et qui paraissent mineurs en comparaison de ces géants que furent Élie, Isaïe, Jérémie, Ézéchiël. Il est vrai qu'Israël en a moins besoin

²⁵ Jer 20, 7 et 9.

²⁶ Mic 3, 8.

qu'autrefois. Ils ont pris l'habitude, en captivité, de chercher et de trouver dans les Livres saints les pensées de Dieu. Pour leur faciliter cette lecture, les scribes multiplient les exemplaires. Et chaque sabbat, dans toutes les synagogues, les textes sont lus et commentés.

Ainsi le malheur qui aurait pu faire d'Israël une nation décadente et déprimée a renouvelé sa jeunesse — si tant est que la caractéristique de la jeunesse soit la foi en l'avenir. À l'horizon, en effet, se dresse la figure qui galvanise les cœurs et les maintient en état de désir : le Messie. Sans doute les traits qui composent sa silhouette sont-ils enchevêtrés : un prophète puissant, un roi prestigieux, l'Oint et le Médiateur de Dieu par Excellence, un « Serviteur de Yahweh » humble et souffrant. Mais cette imprécision, par le mystère dont elle enveloppe ce personnage, le rend encore plus fascinant.

Le royaume qu'il instaurera, sera-ce un royaume temporel ou spirituel ? À vrai dire, ce n'est pas sous cette forme de dilemme que les Juifs se posent la question ; Ils ont bien pourtant deux manières de le concevoir. Les uns mettent l'accent sur l'aspect temporel, les autres sur l'aspect spirituel. Mais il ne fait de doute pour personne que le royaume messianique aura ce double caractère.

Les âmes religieuses méditaient sans fin ces textes d'espérance. Et la pensée que le royaume de Dieu était proche faisait exulter les cœurs.

Nous pouvons maintenant nous retourner et évaluer du regard le chemin parcouru depuis treize siècles. Quelle distance entre cette foule confuse que Moïse tira d'Égypte et la communauté juive du premier siècle avant notre ère ! Quelle prodigieuse évolution de la pensée et de la vie religieuse ! Et c'est bien là, sous la conduite de Yahweh, l'œuvre des rois, des prêtres et des prophètes. Et leur gloire inaliénable. L'idée d'un Dieu unique, transcendant, distinct du monde et cependant en rapport avec lui est solidement acquise. Pour en mesurer l'extrême importance, il n'est que de penser aux brillantes civilisations qui environnent le minuscule peuple juif. Leurs religions et leurs philosophies sont loin de ce très pur monothéisme d'Israël. Ou leurs dieux sont des héros plus ou moins immortels, à la fois supérieurs et tristement semblables aux hommes, ou bien ils conçoivent un dieu unique mais immanent au monde, une manière de grande force diffuse dans tous les êtres ; mais jamais, même leurs plus grands penseurs ne sont parvenus à concevoir un Dieu unique qui, sans déchoir, puisse aimer les hommes. Seule la religion juive a été capable de préparer les esprits à donner son sens véritable à l'affirmation prodigieuse : « Le Christ est Dieu. » Dans le même temps, partie d'une conception ritualiste, collectiviste, légaliste de la vie intérieure et personnelle. Et — évolution plus inattendue peut-être, de la part de ce peuple si particulariste — elle a réussi à s'élever à l'idée d'un salut universel.

LE FILS DE L'HOMME ET LES HOMMES DE DIEU DANS LA NOUVELLE ALLIANCE

1. LA MISSION TERRESTRE DU CHRIST

Au Temple de Jérusalem. Le vieillard Siméon tient dans ses bras un petit enfant qu'il appris aux mains d'un jeune couple. La joie rayonne sur son visage, et tout frémissant il prie à haute voix : « Maintenant, Maître, tu peux congédier ton serviteur en paix... car de mes yeux j'ai vu le Salut »²⁷. C'est le vieil Israël âgé de treize siècles qui, par les mains de Siméon, se saisit de l'antique promesse enfin réalisée. C'est lui le vieil Israël, l'ancienne Alliance, qui

²⁷ Luc 2, 29-30.

demande son congé. Il n'avait de raison d'être en effet que dans l'attente et la préparation de ce petit Enfant.

Par les rois, les prêtres, les prophètes d'Israël, Dieu avait ébauché son grand Dessein ; par son fils il va l'accomplir. Ce fils hérite des trois fonctions : il est prophète, roi et prêtre du Royaume qu'il inaugure. Ces titres donnés au Christ paraissent à certains arbitraires et déplaisants, réduisant à des catégories de la terre la mission transcendante du Verbe. C'est qu'ils ignorent l'histoire du peuple de Dieu. Parce qu'ils ne soupçonnent pas la mystique de ces trois fonctions, ces mots n'évoquent pour eux que les gravures d'un livre d'histoire. Mais quand on a considéré, comme nous venons de le faire, ce que représentait aux yeux des Juifs la royauté, le sacerdoce et le prophétisme, il est très exaltant de voir la mission du Christ dans le prolongement de ces trois fonctions. Comme la surface et les lignes d'une pyramide convergent en sa pointe, les trois fonctions se rejoignent et fusionnent dans le Christ. Il est bien évident toutefois que sa mission ne se laisse pas réduire à ces trois aspects ; il les transcende, il est bien plus que roi, prêtre et prophète, lui, le Fils de Dieu fait homme.

Aussi bien, pour essayer de pénétrer le mystère et la mission du Christ, allons-nous trouver grande lumière dans ce que nous connaissons des trois fonctions en Israël. Elles sont des paraboles. C'est d'ailleurs la vraie manière de lire l'Ancien testament que d'y chercher la parabole du Nouveau Testament : le peuple juif parle du nouveau peuple de dieu qu'est l'Église ; l'alliance du Sinaï, de l'alliance du Calvaire ; la Pâque Juive, de la Pâque chrétienne ; la royauté, le sacerdoce, le prophétisme, de la mission du Christ.

Cette mission du Christ comporte deux phases qu'il nous faudra considérer successivement : une phase terrestre et une phase céleste. Là encore, le visible nous donnera accès à l'invisible. Prophète, roi ou prêtre, Jésus-Christ l'est sur terre déjà, mais c'est au ciel, après s'être assis à la droite du Père au jour de l'Ascension, qu'il exerce en plénitude quoique mystérieusement ces trois fonctions.

Le Christ Roi

Gabriel vient de la quitter ; la jeune vierge de Nazareth repasse en son cœur les paroles qu'elle a entendues : « Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils... le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera sur la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura pas de fin »²⁸. Elle ne peut s'y méprendre, car les Écritures lui sont familières : cet enfant, c'est bien celui qu'Israël attend depuis de longs siècles. Tandis que l'ange lui parlait, l'impressionnante vision de Daniel lui revenait à l'esprit : « Sur les nuées du ciel vint comme un Fils d'homme ; il s'avança jusqu'au Vieillard (Dieu)... il lui fut donné souveraineté, gloire et règne : tous les peuples, nations et langues le servent »²⁹. Et maintenant se pressent en son âme les versets qui bien souvent ont exalté sa ferveur : « Tu es mon fils ; moi-même, aujourd'hui, je t'ai engendré. Fais-m'en la demande, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les extrémités de la terre »³⁰. « Tu aimes la justice, c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons »³¹. « Et moi je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la Terre »³².

À leur tour, trente ans plus tard, de nombreux auditeurs de Jésus comprennent qu'il est « celui qui doit venir » et manifestent leur impatience de le voir libérer son peuple. Lui, ne semble pas pressé. Quand l'occasion se présente, il la fuit : la multiplication des pains a soulevé l'enthousiasme de la foule « mais, comprenant qu'on devait venir l'enlever pour le

²⁸ Luc 1, 31-33.

²⁹ Dan 7, 13-14.

³⁰ Ps 2, 7-8.

³¹ Ps 45, 8.

³² Ps 89, 28.

faire roi, il se retire dans la montagne, seul »³³. Tout au plus consent-il à l'éphémère triomphe des Rameaux : pour la joie de ces gamins de Jérusalem qu'il aime tant et qui crient à tue-tête derrière lui : « Hosanna au Fils de David »³⁴, et afin que soient accomplies les Écritures. Cette façon de faire déconcerte, scandalise les disciples eux-mêmes.

Le roi annoncé à grand renfort de prophéties ne serait-il donc que ce modeste pasteur suivi de disciples peu nombreux et qu'il désigne lui-même du terme de « petit troupeau » ? Ses paraboles le laisseraient croire. Ils auraient donc tort tous ceux qui, s'appuyant sur les prophéties, espèrent infiniment plus : une libération, une ère nouvelle, une victoire ? Sans doute il y a le texte d'Isaïe présentant le Messie doux et humble : « Il ne disputera pas, il ne criera pas, il n'élèvera pas la voix dans les rues. Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore »³⁵. Mais n'y a-t-il pas aussi la prophétie de Daniel et tant d'autres annonçant un roi vainqueur ? Non, ils n'ont pas tort. Jésus est le premier à revendiquer la seigneurie de toutes choses. Il le fait de la façon la plus explicite, à l'heure la plus grave : « *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Pilate lui dit alors : *Tu es donc Roi ?* Jésus lui répondit : *Tu le dis, je suis Roi* »³⁶.

Il est l'Oint, le Christ de Dieu, comme le furent les rois d'Israël. Comme ce jeune David son ancêtre, que Samuel le prophète fit appeler un jour qu'il gardait ses brebis et qu'il « oignit au milieu de ses frères ; l'Esprit de Yahweh fondit sur David et à partir de ce jour et dans la suite »³⁷. À la différence des rois, ce n'est pas une onction d'huile qui élève Jésus au-dessus de ses frères, mais bien la personne divine du Verbe dans une nature humaine. C'est elle qui fait de cet homme le Premier-Né d'entre les hommes et le roi de l'univers. Et l'Esprit de Dieu est sur lui : il se manifeste, j'allais dire officiellement, le jour de son baptême : « Le ciel s'ouvrit, l'Esprit Saint descendit sur lui sous forme de colombe et une voix venant du ciel proclama : celui-ci est mon Fils bien-aimé »³⁸.

Jésus est roi, c'est bien certain ; mais, il l'a dit, son royaume n'est pas de ce monde. Entendez qu'il n'en prendra possession qu'une fois remonté au ciel, à la droite de Dieu ; que son Royaume, son Église, tout en étant partiellement de la terre, y demeure caché sous les apparences de ce monde ; que son pouvoir royal, il ne l'exerce pas par la force à la manière des autres rois, mais par la puissance de la vérité et par la séduction de l'amour dont la mort en croix est le témoignage irrécusable : « Quand je serai élevé de terre, c'est alors que j'attirerai tout à moi »³⁹. C'est de cette croix qu'est proclamée aux foules la vérité paradoxale : « Jésus... le roi des Juifs »⁴⁰.

Le Christ prophète

S'il est difficile de discerner un roi en cet homme doux et humble qui s'entoure de quelques disciples de modeste condition, par contre il est facile de reconnaître en lui un prophète. Et c'est exaltant, d'autant plus que des miracles accompagnent ses paroles, pour ce peuple depuis tant d'années privé d'envoyés du Seigneur. Le cri jailli de la foule après la multiplication des pains traduit bien l'enthousiasme de ceux qui suivent Jésus : « Vraiment cet homme est le Prophète qui doit venir dans le monde »⁴¹. Et sans doute celui qui lança cette parole pensait-il à la promesse de Yahweh faite à Moïse : « Je leur susciterai un Prophète tel

³³ Jn 6, 15.

³⁴ Mat 21, 15.

³⁵ Is 42, 2-3.

³⁶ Jn 18, 36-37.

³⁷ I Sam 16, 12-13.

³⁸ Mat 3, 16-17.

³⁹ Jn 12-32.

⁴⁰ Mat 27, 37.

⁴¹ Jn 6, 14.

que toi ; je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui commanderai »⁴².

Comme tout prophète il est un *envoyé*, l'envoyé du Père. Ce mot revient trente fois dans le seul évangile de saint Jean.

On retrouve en lui l'esprit des grands Prophètes. Son enseignement, comme le leur, fait une place capitale à la Promesse. Il la présente comme déjà réalisée en lui et par lui. Et en même temps il tourne les regards des siens vers ces Temps derniers où elle atteindra à son parfait accomplissement. Comme eux il est jaloux de la gloire de Dieu. Sa colère éclate quand on profane le Temple du Seigneur : il fait un fouet avec des cordes, chasse les trafiquants, bascule les tables des changeurs. « Les disciples alors se souviennent qu'il est écrit : *Le zèle de ta maison me dévore* »⁴³. Son indignation devient plus cinglante encore envers les pharisiens, car leur hypocrisie insulte à la sainteté de Dieu : « Malheur à vous qui payez la dîme de la menthe, et du fenouil, et du cumin, et qui transgressez les points les plus graves de la Loi : la justice, la compassion, la bonne foi »⁴⁴. « Sépulchres blanchis pleins à l'intérieur d'ossements et d'immondices »⁴⁵. Il maudit également lorsqu'on scandalise ceux que le Seigneur prend sous sa particulière protection : les pauvres, les enfants.

Comme les prophètes ses prédécesseurs, il stigmatise le culte des idoles. Mais il enseigne à ceux qui l'écoutent « qu'est idole tout ce qui prend dans le cœur de l'homme la première place »⁴⁶.

Toutefois ces accents véhéments sont relativement rares. En général il n'élève pas la voix, le message qu'il apporte s'accommodant mieux de la confiance que de la diatribe. Ce message reprend, certes, les grands enseignements des prophètes — il n'est pas venu les abolir — mais il les transpose à un plan nouveau : oui, Dieu est transcendant, mais également il est amour, et sa transcendance est transcendance d'amour.

Prophète, autant que par sa parole il l'est par sa présence et par ses actes. Avant tout par cet acte suprême qu'est sa mort sur la croix. C'est la proclamation la plus éclatante, et de la sainteté de Dieu à qui il rend un hommage infini au nom des hommes prêcheurs, et de l'amour de Dieu, qui ne pouvait donner aux hommes un témoignage plus irrécusable.

« Bien des fois et de bien des manières, Dieu avait parlé jadis à nos pères par les Prophètes. En ces temps qui sont les derniers, il nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses », lit-on dans l'Épître aux Hébreux⁴⁷. Désormais il n'est plus de place pour des prophètes nouveaux ni pour des révélations nouvelles ; avec Jésus tout est dit. « Celui qui de nos jours, écrit saint Jean de la Croix, voudrait interroger Dieu et en obtenir une vision et une révélation, non seulement commettrait une sottise, mais ferait à Dieu une grave injure ; parce qu'en le faisant, il détournerait ses yeux du Christ, pour chercher quelque chose d'autre et de nouveau. Dieu pourrait lui répondre : je t'ai dit toutes choses par ma Parole, qui est mon Fils, et je n'ai plus rien à te dire ni à te révéler. Fixe les yeux sur lui seul car en lui j'ai tout renfermé, tout dit, tout révélé... Je vous ai tout dit, tout répondu, tout manifesté, tout révélé en vous le donnant pour frère, pour maître, pour compagnon, pour rançon, pour récompense... Si autrefois je parlais c'était pour promettre le Christ ; si l'on m'interrogeait, ces interrogations regardaient la demande et l'espérance du Christ, dans lequel vous deviez trouver tout bien »⁴⁸.

⁴² Deut 18, 18.

⁴³ Jn 2, 17.

⁴⁴ Mat 23, 23.

⁴⁵ Mat 23, 27.

⁴⁶ S. de Diétrich : *Le Dessein de Dieu*, p. 67.

⁴⁷ Héb 1, 1-2.

⁴⁸ Saint Jean de la Croix : *La Montée du Carmel*, 2, 20, 4.

Prophète, Jésus-Christ l'a donc été éminemment. Il n'est pas venu nous dire « quelque chose » de la part de Dieu, mais nous dévoiler le cœur de Dieu. Il n'est pas le porte-parole de Dieu mais sa parole même. Il ne demande pas que l'on croie à ce qu'il dit, mais que l'on croie en lui. Il ne dit pas la vérité : il l'est. Et elle éclaire tout homme venant en ce monde. Par lui la prophétie d'Isaïe s trouve réalisée : « Le pays sera rempli de la connaissance de Dieu comme le fond des mers par les eaux qui le couvrent »⁴⁹.

Le Christ prêtre

Les Juifs de bonne foi qui rencontrent le Christ, qui l'entendent parler et voient ses miracles, même s'ils ne devinent pas de quelle hauteur il domine les prophètes ses devanciers, reconnaissent en lui sans peine un de leurs successeurs. Et s'ils ont plus de mal à discerner un roi sous les traits du bon pasteur, du moins, c'est chose connue, Jésus est de race royale, de la famille de David. Mais il ne viendrait à personne l'idée qu'il soit un prêtre ; il n'est pas de la famille d'Aaron, ce qui lui interdit toute activité sacerdotale ; comme tout Israélite, il lui faut recourir aux bons offices des prêtres pour offrir des sacrifices. Aussi bien nulle part les Évangiles ne décernent-ils à Jésus le titre de prêtre.

N'y aurait-il donc pas de prêtre dans l'économie nouvelle, dans le royaume que le Christ inaugure ? Pourtant le prêtre, cet homme qui par l'offrande du sacrifice réconcilie Dieu et les hommes coupables, n'est-il pas l'être dont l'humanité a le plus besoin ?

Jésus-Christ, il est vrai, déclare périmé le sacerdoce aaronique et vains désormais les sacrifices du Temple, les hécatombes de victimes. L'Épître aux Hébreux nous l'apprend explicitement : « Le sang des boucs et des taureaux est impuissant à effacer les péchés. Voilà pourquoi le Christ (s'adressant à son Père) dit en entrant dans le monde : *Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation. Mais tu m'as formé un corps. Tu n'as agréé ni holocauste ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté* »⁵⁰. Et pourtant le Christ n'est pas venu abolir toute fonction sacerdotale mais, prêtre du nouveau Royaume, offrir le sacrifice nouveau qui se substitue aux sacrifices anciens et substitue à l'ancienne Alliance l'Alliance nouvelle et éternelle.

La vie tout entière du Christ est une montée vers cette heure, son Heure comme il l'appelle, l'heure de son sacrifice. Ce n'est pas seulement sa vie, mais toute l'histoire des hommes et singulièrement l'histoire du peuple élu, tous les sacrifices de l'ancienne loi, qui convergent vers la croix.

Pour saisir l'importance de cette heure, il faut se appeler ce qu'est un sacrifice. Et d'abord, que tout sacrifice est un *signe*. L'homme est esprit, sans doute, mais un esprit immergé dans la matière, incarné, qui, pour révéler ses sentiments profonds à ses semblables et entrer en communion avec eux, ne peut se passer de signes. Ainsi ce garçon qui offre une bague à sa fiancée pose un signe : il exprime sensiblement, matériellement, une réalité invisible : l'amour de son cœur et sa volonté d'union. Et donc ce qui fait la valeur d'un signe, ce n'est pas tant la valeur marchande de la chose offerte que la valeur des sentiments représentés. Une bague modeste aura pour la jeune fille un prix très grand si elle témoigne d'une profonde tendresse. Il est des signes d'amour plus expressifs encore que le don d'une bague de fiançailles : le oui du mariage qui conjoint deux destinées, le don charnel des époux et, plus explicite encore, si l'occasion s'en présente, le don de sa vie que l'un peut être amené à faire pour sauver l'autre.

Pour entrer en rapport avec Dieu, comme dans ses relations avec ses semblables, l'homme se sert de signes et d'un signe privilégié : le sacrifice. C'est ainsi que, pour

⁴⁹ Is 11, 9.

⁵⁰ Héb 10, 5-7.

reconnaître la souveraineté de son Dieu et lui exprimer son adoration et sa dépendance, Abel offrait les premiers-nés du troupeau. Par la suite, dans la liturgie du Temple, les sacrifices furent de types variés : tantôt la victime était détruite, en signe du don que l'on faisait de soi-même et de sa volonté de ne plus se reprendre ; tantôt le sang de la victime n'étant pas entièrement répandu devant Dieu, une part en servait à asperger les fidèles, preuve que Dieu, ayant agréé leur offrande, les purifiait avec ce sang devenu saint puisqu'il lui avait été offert ; en d'autres circonstances, un repas sacré au cours duquel on mangeait une portion de la victime signifiait la réconciliation avec Dieu. Quoi qu'il en soit de ses formes variées, l'offrande de la victime était toujours le *signe* des sentiments de repentir, d'action de grâces, de soumission de ceux qui l'offraient et le moyen de retrouver la communion avec Dieu. Quand le peuple oubliait qu'un sacrifice est un signe et pas seulement un acte matériel, présentait des offrandes qui ne signifiaient pas un culte du cœur, une offrande intérieure, un don de soi à Dieu, les prophètes surgissaient pour déclarer, de la part de Yahweh : « Je hais, je méprise vos fêtes... Je suis écœuré de vos holocaustes de béliers »⁵¹.

Depuis Moïse, nul n'avait le droit d'offrir un sacrifice sans passer par les prêtres, seuls accrédités auprès du Très-Haut qui avait lui-même désigné et consacré Aaron, leur ancêtre.

Le fils de Dieu fait homme se soumet à toutes les exigences de la condition humaine. Et donc à celle qui veut que, pour s'adresser au Seigneur, pour lui exprimer adoration, action de grâces, soumission, on lui offre un sacrifice. Mais il aurait pu n'offrir à Dieu qu'une paire de tourterelles, ainsi que Joseph et Marie au jour de la Présentation au Temple. Et, la valeur du sacrifice ne consistant pas en la valeur marchande de la chose offerte mais dans les sentiments qu'elle exprime, l'offrande des tourterelles aurait été un sacrifice d'une valeur infini, représentant un amour infini. Mais en fait Jésus-Christ voulut offrir un sacrifice bien plus expressif, poser un acte à la signification infiniment plus riche : sachant d'avance la mort qui l'attendait il a voulu qu'elle soit non pas seulement un acte parmi les autres de sa vie, fût-il le plus héroïque, mais un acte rituel, un sacrifice, son sacrifice : « Nul ne me prend ma vie, c'est moi qui la donne. » Son corps et son sang, voilà la victime du sacrifice nouveau. Et le prêtre c'est lui-même.

C'est au Cénacle que Jésus inaugure son sacrifice. Au cours d'un de ces repas de fête qui comportaient des rites profondément religieux et de nombreuses prières d'action de grâces, il prononce les paroles qui nous sont familières. Là, au milieu de ses amis, il offre à l'avance, sous les espèces du pain et du vin, son corps qui va être immolé et son sang qui va être versé : « Ceci est mon corps *donné pour vous*... Ceci est mon sang, le sang de l'alliance *répandu* pour la multitude en vue de la rémission des péchés »⁵². Sur la croix, quelques heures plus tard, le sacrifice sera consommé. Il importe de comprendre que la Cène et la Croix ne forment qu'un seul acte : le sacrifice du Christ.

Ce sacrifice, ce parfait don de soi est *le grand Signe* de l'offrande intérieure de Jésus, de son obéissance au Père, en un mot de son amour de Fils. Et pas seulement de l'amour qui à cette Heure habite son âme, mais de tout l'amour de toute sa vie — d toutes les actions que cet amour lui a inspirées depuis sa naissance. C'est *le grand Signe explicite*, *le grand Acte récapitulatif* en lequel sa vie tout entière est ressaisie pour être consacrée à Dieu.

Inauguré à la Cène, consommé sur la Croix, le sacrifice de Jésus s'achève à la Résurrection. Cette Résurrection est la preuve éclatante que l'offrande a été agréée par le Père : le Père non seulement rend la vie à la nature humaine de son Fils qui vient de lui être immolée, mais il la recrée. Auparavant soumise aux servitudes du péché que sont la faiblesse, la souffrance, la mort, elle en est délivrée ; elle est *divinisée*, c'est-à-dire qu'elle devient un instrument parfaitement adapté à l'activité divine du Verbe.

⁵¹ Am 5, 21 ; Is 1, 11.

⁵² Luc 22, 19-20.

Ce sacrifice, ce n'est pas en son seul nom, mais au nom de tous les hommes que Jésus-Christ l'offre. Notre individualisme s'étonne : peut-on offrir pour les autres ? Pourtant Job offrait bien des sacrifices pour ses enfants, le grand-prêtre pour le peuple tout entier ! Nous oublions toujours la grande loi de solidarité : elle joue pour le bien comme pour le mal. Adam n'avait-il pas engagé toute sa descendance dans son péché ? Jésus-Christ, le « nouvel Adam », engage tous les hommes dans son offrande. Car il est de notre race ; il tient à elle par toutes les fibres de sa nature humaine, il en est, il s'en veut solidaire. Encore faut-il, pour qu'ils en expérimentent l'efficacité, que les hommes fassent leur ce sacrifice parfait. Dont il est vrai de dire tout ensemble que Jésus-Christ l'a offert une fois pour toutes sur la Croix et que dans la gloire du ciel il ne cesse de le présenter pour nous à son Père.

Le mystère pascal du Christ

Ce n'est pas hasard si le sacrifice du Christ coïncide avec la Pâque juive, fête qui chaque année, depuis treize siècles, célébrait les jours mémorables où Dieu « à main forte et à bras étendu » avait délivré son peuple de la servitude en Égypte et l'avait conduit jusqu'en Terre promise. Cette vieille histoire avait un sens caché, elle préfigurait une autre intervention de Dieu en faveur des siens, l'envoi d'un autre libérateur dont Moïse n'était que l'image. Le Fils de Dieu lui-même est venu, a pris une nature humaine dans le sein de la Vierge Marie et par le passage de la mort, l'a introduite à la droite du Père au jour de l'Ascension. Ce passage de la terre au ciel par la mort et la résurrection, c'est le mystère pascal du Christ, dont la pâque juive était la mystérieuse préfiguration.

Cette seule pensée d'une nature humaine en tout semblable à la nôtre — puisque issue de notre race — désormais introduite dans la vie trinitaire pourrait déjà nous combler de joie et de fierté. Que le Dieu du buisson ardent dont Moïse ne pouvait s'approcher qu'après avoir ôté ses sandales, que le Dieu du Sinaï qui défendait aux Juifs de gravir la montagne sous peine de mort, que le Dieu Saint dont l'apparition plongeait Isaïe dans la crainte et le tremblement daigne introduire notre chair et notre sang dans sa gloire, n'est-ce pas la preuve bouleversante de son amour pour nous ?

Pourtant cet amour ne s'en tient pas là. Ce n'est pas une nature humaine seulement mais la race humaine tout entière que le Christ est venu arracher à notre terre de péché pour le faire passer avec lui à la droite du Père. Nouveau Moïse, il est envoyé à ses frères sous le joug du mal ; tous ceux qui sont marqués au sang de l'Agneau, il les retire du monde du péché et, après une marche plus ou moins longue dans le désert, les introduit dans le monde de Dieu. Immense migration du nouveau peuple élu.

Mais qu'on ne s'y laisse pas tromper. Avant d'être le passage de la terre au ciel à la fin des temps, ce passage du monde du péché au royaume de Dieu c'est dès maintenant, à l'intérieur de chaque homme, qu'il doit peu à peu s'opérer. Sans doute le baptême est-il ce sang de l'Agneau qui délivre l'homme du joug du péché, qui implante en lui la charité divine. Mais ce passage de l'amour de soi à l'amour de Dieu, de la préférence de soi à la préférence de Dieu, ne se fait pas du jour au lendemain. Il ne faut rien moins que toute une vie de travail et de marche vers le Seigneur, dans le dénuement du désert, pour que triomphe dans l'âme l'amour divin. C'est alors que l'homme est prêt pour le passage de la terre à la droite de Dieu.

Le mystère pascal du Christ, c'est donc à la fois son passage à lui de la terre au ciel par la passion et la résurrection ; c'est aussi notre passage à nous, sous son influence, du péché à la vie surnaturelle avant d'être, pour nous et pour tout le peuple élu, l'entrée triomphale dans la gloire du royaume de Dieu, dont la Terre promise était la figure.

Comment, au long des siècles, le Christ remonté au ciel « premier-né d'entre les morts », délivre, sanctifie, conduit chaque homme et tout son peuple vers la Gloire, voilà ce qui nous reste à étudier.

2. ACTIVITÉ CÉLESTE DU CHRIST

Debout à la droite du Père

Étienne est une des figures les plus rayonnantes de la jeune communauté chrétienne au lendemain de la Pentecôte. Les Actes nous le montrent « homme rempli de foi et de l'Esprit Saint... plein de grâce et de force, accomplissant des miracles insignes au milieu du peuple »⁵³. « Devant la sagesse et l'Esprit qui le fait parler »⁵⁴ personne ne peut résister. Aussi les Juifs, furieux, s'en saisissent et le font comparaître. Étienne leur adresse un long discours célébrant les merveilles de Dieu pour son peuple et porte alors le témoignage inadmissible pour ses auditeurs : « *Voici que je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.* Ils poussèrent de grands cris, se bouchèrent les oreilles et tous ensemble se jetèrent sur lui. Ils l'entraînèrent hors de la cité et se mirent à le lapider »⁵⁵. Comment les Juifs auraient-ils pu supporter l'entendre appliquer à celui qu'ils ont condamné les termes mêmes de la célèbre prophétie de Daniel : « *Voici que sur les nuées du ciel vint comme un Fils d'homme... Il lui fut donné souveraineté, gloire et règne* »⁵⁶. Le premier d'entre les disciples, Étienne paye de son sang le témoignage qu'il vient de rendre à la résurrection du Christ.

Quelque cinquante ans plus tard, saint Jean lui aussi a une vision du Christ dans la gloire. Il nous la décrit : l'Agneau de Dieu est au milieu du ciel, célébré par des myriades d'anges qui crient d'une voix puissante : « *Il est digne, l'Agneau qui a été égorgé, de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer, tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendais qui disaient : À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient la bénédiction, l'honneur, la gloire et la domination pour les siècles des siècles* »⁵⁷.

Ces deux textes sont d'une importance extrême : c'est le témoignage que les Apôtres et leurs successeurs proclameront « à temps et à contretemps », au risque de leur vie : le Christ est ressuscité, le Christ est vivant, le Christ est Dieu.

Une page de l'Épître aux Hébreux, présentant elle aussi le Christ dans la gloire, nous apporte une précision de grand prix : Celui qui est assis à la droite de Dieu est notre Grand-Prêtre, notre Pontife : « *Tandis que tous les prêtres sont là (sur la terre), chaque jour, pour remplir leur office et offrir à maintes reprises les mêmes sacrifices à jamais impuissants à enlever les péchés, lui, après avoir offert un sacrifice unique pour le péché, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu... Puisque nous avons un Grand-Prêtre suréminent qui a pénétré au plus haut des cieux... approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce afin d'obtenir miséricorde* »⁵⁸.

Ainsi par ces grands textes savons-nous que le Fils de l'homme vit dans une chair d'homme au sein de la Trinité sa religion éternelle de Fils de Dieu, son éternelle action de grâces (noter qu'action de grâces se dit en grec eucharistie). Mais nous apprenons aussi qu'il ne se désintéresse pas de ceux à qui il fut envoyé, qu'il est auprès de Dieu leur médiateur et

⁵³ Act 6, 5 et 8.

⁵⁴ Act 6, 10.

⁵⁵ Act 7, 56-58.

⁵⁶ Dan 7, 13-14.

⁵⁷ Ap 5, 12-13.

⁵⁸ Heb 10, 11-12 et 4, 14 et 16.

qu'il intercédéra en leur faveur jusqu'au jour où il aura gagné le dernier homme qu'il doit sauver.

Ainsi notre Grand-Prêtre auprès de Dieu ne cesse de glorifier Dieu par l'offrande de son sacrifice, de sanctifier l'humanité par son action vivifiante. tourné vers Dieu, tourné vers les hommes, pour unir Dieu et les hommes : c'est bien là mission essentiellement sacerdotale, c'est toute l'activité céleste de Jésus-Christ.

Pou bien saisir cette action sanctifiante du Christ, il importe de comprendre que sa résurrection ne l'a pas arraché à l'univers de la création ; il reste attaché à la race humaine par toutes les fibres de son humanité glorieuse et, lui restant attaché, il agit sur elle, la transforme peu à peu en lui infusant des germes de résurrection.

Étienne voyait dans la lumière ; nous, nous croyons dans la nuit. Mais la réalité est toujours la même : l'humanité glorieuse du Christ ne cesse pas de darder sur les hommes les rayons de la divinité. Et, de tous ceux qui se livrent à son influence par la foi en lui, le Christ fait de « nouvelles créatures »⁵⁹. Il les fait « renaître », « naître d'en-haut », comme il disait à Nicodème. C'est une vraie recréation de l'homme. recréation que nous appelons en termes abstraits le don de la grâce⁶⁰.

Il n'est pas que de renaître, il faut croître et il faut vivre. C'est encore du Christ à la droite de Dieu que nous recevons croissance par l'action incessante de son humanité glorieuse, et vie par le don de l'Esprit Saint Dont il a été « mis en possession par sa Résurrection »⁶¹ et qu'il ne cesse de nous envoyer de la part du Père. Ainsi se réalise la promesse qu'il avait faite : « Il est de votre intérêt que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, l'Intercesseur ne viendra pas à vous ; si je pars au contraire, je vous l'enverrai... Il vous guidera dans la vérité totale »⁶². Les temps sont venus qu'annonçait Joël le prophète : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair » et aussi le grand Ézéchiël : « Je vous aspergerai d'eaux pures et vous serez purs... Je vous donnerai un cœur nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon Esprit et je ferai que vous suivrez mes ordonnances »⁶³. L'Esprit Saint fait aux chrétiens une âme de fils, les initie peu à peu à la grande Action de grâces du Christ qui les entraîne vers le Père.

Saint Paul a noué en une vigoureuse synthèse tous ces enseignements. Il recourt à l'allégorie du corps humain. L'humanité glorieuse du Christ est comparée à la Tête et tous les hommes qui croient en lui sont ses Membres, formant tous ensemble un corps solidement charpenté et organisé. C'est de la Tête que le corps reçoit l'influx vital, c'est en elle qu'il trouve unité et cohésion, c'est d'elle qu'il « tire sa croissance ». Les membres qui lui sont reliés sont vivants, ceux qui se séparent meurent. Mais un corps vivant doit encore posséder une âme et cette âme du corps mystique, c'est l'Esprit-Saint qui diffuse la charité dans tous les membres. La conception de saint Paul fait bien ressortir l'action vitale du Christ sur les chrétiens. Il ne faudrait pourtant pas l'isoler de la vision du Christ glorieux dont l'action est pour notre univers spirituel celle d'un Soleil qui éclaire les hommes et les tire à lui pour les associer à sa vie céleste.

Faut-il encore parler, au sujet du Christ, maintenant qu'il est à la droite du Père, d'un triple pouvoir : sacerdotal, prophétique, royal, et d'une triple activité ? Oui, pus que jamais, à condition de bien saisir le nouveau mode d'exercice de cette triple activité. Qu'il soit prêtre, nous venons de le voir longuement : il ne cesse de présenter son sacrifice au Père et de

⁵⁹ II Cor 5, 17.

⁶⁰ Faute de pouvoir le développer, mentionnons du moins que Marie, sa mère — qui l'a rejoint dans la gloire — est par lui étroitement associée à son activité sanctifiante.

⁶¹ Act 2, 33.

⁶² Jn 16, 7 et 13.

⁶³ Ez 36, 25-27.

sanctifier les hommes par le don de l'Esprit-Saint. Prophète, il l'est aussi, mais non plus en ce sens qu'il prononce encore des paroles pour éclairer les esprits : il est « la lumière du monde », « la lumière de vie »⁶⁴, expressions chères à saint Jean. Roi, il possède la seigneurie sur toute créature, saint Paul et saint Jean nous le redisent à l'envi et l'Apocalypse lui décerne ces titres : « Prince des rois de la terre », « Roi des rois et Seigneur des seigneurs ». Cette seigneurie, il l'exerce particulièrement sur les siens et de la manière la plus parfaite : à la façon e la Tête, qui de l'intérieur commande aux membres du corps.

Ainsi par le Christ, prêtre, prophète et roi, Médiateur définitif, le Père ne cesse de sanctifier, d'instruire et de gouverner son Royaume, de même qu'autrefois il formait et conduisait son Peuple par les fonctions royale, sacerdotale et prophétique.

Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie

Il faut que les hommes sachent qu'ils ont un Sauveur auprès de Dieu pour qu'ils s'ouvrent à son action purifiante et sanctifiante. D'où la nécessité pour le Christ d'avoir des messagers parmi eux. Ce n'est pas seulement une nécessité logique, c'est toute la pédagogie de Dieu, telle que la révèle la Bible.

On pourrait imaginer ces envoyés dépourvus de pouvoirs et se contentant de dire aux hommes : « Ouvrez-vous par la foi à la grâce du Seigneur. Nous ne pouvons vous pardonner vos péchés, mais recourez directement à sa miséricorde ; nous ne pouvons vous donner le Saint-Esprit, mais demandez-le lui. »

Le Christ a voulu plus et mieux. Il a décidé que ses représentants parmi les hommes seraient d'autres lui-même : « Qui vous écoute, m'écoute »⁶⁵. « Qui vous reçoit me reçoit »⁶⁶. Qui vous reçoit me reçoit, non pas seulement parce que vous me représentez, comme l'ambassadeur son souverain ; mais parce que, en vérité, je suis en vous présent, parlant, agissant ; par vous je purifie, et par vous je vivifie. Aussi bien ses envoyés, apôtres et prêtres, ne disent-ils pas seulement de recourir à l'influence invisible du Christ, mais ils parlent et leur parole est efficace parce qu'elle est parole du Christ ; ils agissent et leurs gestes sont créateurs de divin, parce qu'ils sont actes du Christ. Ils ne disent pas : « Va au Christ pour qu'il t'absolve », ni même : « Que le Christ t'absolve », mais bien : « Je t'absous », et : « Ceci est mon Corps... »

Faudrait-il donc renoncer à la vision du Christ en gloire agissant par lui-même sur les hommes pour adopter une conception différente : des hommes, qui seraient « d'autres christes », poursuivant à travers le temps et l'espace l'œuvre inaugurée par Jésus lors e son séjour parmi nous ? La formule « autre Christ », pour désigner le prêtre, est en effet traditionnelle, mais il faut ne pas la mal interpréter. Il n'y a qu'un Christ, celui qui est à la droite du Père ; et quand les prêtres parlent, baptisent, absolvent, consacrent, c'est lui qui agit, insérant son action dans leurs paroles et dans leurs gestes. Nous retrouvons là une façon de faire avec laquelle le Christ nous avait familiarisés lors de son séjour parmi nous : sa puissance divine, pour se manifester, passait par son humanité — ainsi il prenait la main de la petite morte et lui disait : « Enfant, lève-toi » ; il utilisait un peu de boue pour rendre la vue⁶⁷ ; une force s'échappait de lui par la frange de son manteau pour guérir l'hémorroïsse.

Aujourd'hui c'est de ses prêtres qu'il se sert pour atteindre les hommes. Ils sont ses instruments, non pas des instruments-choses, mais des instruments-personnes, libres. Le mot instrument est déplaisant, mais il a l'avantage de bien exprimer que les prêtres sont dans la

⁶⁴ Jn 8, 12 ; 9, 5.

⁶⁵ Lc 10, 16.

⁶⁶ Mat 10, 40.

⁶⁷ Jn 9, 6.

main du Christ ce dont il se sert pour agir. Un mot cependant est meilleur : les prêtres sont sacrements de Jésus-Christ ; sous leur humanité c'est lui qui est présent et agissant : un sacrement, en effet, c'est une réalité visible par laquelle l'invisible se manifeste et agit.

Ainsi le corps sacerdotal, et les sacrements dont il dispose, et les activités qui sont les siennes, est-il à travers le temps et l'espace le grand instrument, le grand sacrement dont le Christ glorieux se sert pour accomplir son œuvre parmi les hommes. Par le corps sacerdotal il poursuit sa mission de prophète en parlant de Dieu et au nom de Dieu ; par le corps sacerdotal il poursuit sa mission de prêtre en offrant son sacrifice et en sanctifiant les hommes ; par le corps sacerdotal il poursuit sa mission de roi en gouvernant son peuple. En un mot, par le corps sacerdotal il bâtit son Église⁶⁸.

Aujourd'hui comme autrefois n'est pas prêtre qui veut. Il faut être de la famille d'Aaron choisie par Dieu — je veux dire il faut se rattacher aux Apôtres et par eux au Christ, grâce à cette chaîne sans interruption dont les évêques sont les maillons. Seul celui qui a reçu l'imposition des mains d'un successeur des Apôtres est investi des pouvoirs du Christ, devient l'oint de Dieu, homme de Dieu.

Il nous reste à parler de la triple activité prophétique, sacerdotale et pastorale des prêtres. C'est le sujet de ce cahier tout entier. Il nous suffira ici de l'esquisser.

Le prêtre — un prophète

D'après les statistiques, on peut estimer à environ 400.000 le nombre de prêtres catholiques dans le monde. Ce qui revient à dire, si l'on évalue à quarante ans la durée moyenne d'une activité sacerdotale, que chaque année 10.000 jeunes hommes entendent l'appel du Christ et y répondent. Il est impressionnant de constater que dans le tumulte et l'inattention à Dieu de notre monde contemporain, l'appel du Seigneur parvient encore à trouver accès auprès de ceux qu'il a discernés, choisis, préparés. Ainsi depuis vingt siècles le même fait se renouvelle, Jésus passe, fixe les yeux sur un jeune garçon et l'arrache à sa famille, à son métier, à ses ambitions par ces mots, toujours les mêmes : « Viens et suis-moi. » L'élu, comme les descendants de Lévi, n'a pas de part dans la distribution des terres, il lui est même demandé, ce qui n'était pas exigé d'eux, de renoncer à l'amour et à la paternité ; mais comme eux il reçoit l'admirable promesse : « Tu n'auras pas de domaine dans le pays... c'est moi qui suis ton héritage et ton domaine »⁶⁹.

Si le Seigneur trouve toujours des cœurs prêts à se donner, combien d'autres repoussent l'appel ! Combien de jeunes hommes riches que la richesse enchaîne ! Parents qui me lisez, je vous en prie, demandez-vous si vous faites de vos enfants des hommes libres de répondre à l'appel du Christ.

Appelé, oint de l'onction du saint-chrême qu'accompagne l'effusion du Saint-Esprit, le jeune apôtre part où le Christ par son Église l'envoie. Ce mandat qui l'accrédite auprès de telle population ne doit pas nous donner le change, c'est à l'humanité entière que par son ordination le prêtre est spirituellement envoyé.

Cette part d'humanité qui sera son champ d'action, ce n'est pas en touriste qu'il l'aborde, en étranger qu'il va y vivre : il la pénètre, il s'y rend présent au sens le plus fort du mot, il en épouse les peines, les labeurs, les ambitions, il la prend en charge. Un Père Lebbe abandonne sa nationalité belge et se fait naturaliser Chinois. Un Père Damien finit par contracter la lèpre à vivre au milieu des lépreux. C'est bien dans la ligne de saint Paul qui

⁶⁸ Nous ne voulons pas dire que seuls les hommes atteints par l'activité sacerdotale seront sauvés. L'action du Christ et de l'Église peut rejoindre et sanctifier les âmes de bonne volonté en dehors de cette activité. Mais ces âmes elles-mêmes ne reçoivent la vie que grâce au sacerdoce, à l'universelle et perpétuelle célébration du sacrifice eucharistique.

⁶⁹ Nom 18, 20.

déclarait s'être fait Juif avec les Juifs, faible avec les faibles, pour tous les gagner à l'Évangile⁷⁰. N'est-ce pas le même esprit qui habite au cœur de ces prêtres d'aujourd'hui s'enfonçant au plus épais et au plus misérable de la masse humaine, aussi bien dans nos pays que dans les terres lointaines.

Être tout à tous et en même temps rester un séparé parce que homme de Dieu, c'est le paradoxe de la vie apostolique. Homme d'un autre monde, en plein milieu de ce monde, homme de Dieu et homme des hommes, le prêtre sera toujours un écartelé. Et sa fidélité sera de ne renier ni Dieu ni les hommes.

Envoyé, il lui faut rendre témoignage à Dieu dans un monde qui ignore Dieu. « Il est remarquable, constatait Léon Bloy, qu'à une époque où l'information méticuleuse est devenue la Sorcière du monde, il ne se rencontre pas un individu pour donner aux hommes des nouvelles de leur Créateur. » Les prêtres sont de la lignée des prophètes. C'est à eux aussi que le Seigneur déclare, comme à Jérémie : « Tu seras ma bouche »⁷¹. Comme les Prophètes, comme Jésus-Christ, ils sont parmi les hommes les vengeurs de la Sainteté de Dieu, les jaloux de sa Gloire. Mais aussi, mais d'abord les témoins de son Amour : « Dieu est Amour »⁷², c'est la bonne nouvelle qu'ils ont à proclamer. Bonne nouvelle, terrible pour certains, car si Dieu est Amour, tout ce qui se refuse à l'Amour se retranche de Dieu. C'est en effet un autre aspect de leur mission que de débusquer le péché, de le dénoncer, non pas certes pour condamner les hommes, mais pour inviter le monde pécheur à recourir au seul Sauveur.

Il ressort de ce que nous venons de dire que leur prédication n'est pas proclamation d'idées personnelles et originales, mais bien de la Parole de Dieu telle qu'elle est contenue dans les Livres saints, telle qu'elle est comprise et enseignée par l'Église, telle que dans la prière ils l'assimilent. « Serviteurs de la Parole de Dieu, un des plus beaux titres de gloire.

Ce n'est pas une mission de tout repos. La Parole de Dieu est un fer rouge, elle déclenche mécontentement, haine, révolte. Aussi parfois la tentation est grande, pour le prêtre, de l'édulcorer afin de ne pas déplaire aux hommes. Ou de se taire, « mais si eux se taisent, disait Jésus, les pierres crieront »⁷³. Ou encore de chercher à rentrer dans le rang : « Après tout, je ne suis pas meilleur que les autres ! » soupirait Élie un jour de découragement. Mais l'apôtre ne peut ni se taire ni prendre sa retraite : « Malheur à moi, écrit saint Paul aux Corinthiens, si je n'annonce pas l'Évangile »⁷⁴.

Pour parler au nom de Dieu, il faut connaître la pensée de Dieu, se tenir debout devant lui, comme Élie : « Vive Yahweh, devant qui je me tiens. » Une prière de saint Augustin exprime bien quelle doit être pour le prêtre cette quête obstinée des pensées divines : « Autant que je l'ai pu, autant que tu m'as donné le pouvoir, je t'ai cherché ; j'ai désiré de voir par l'intelligence ce que je croyais, et j'ai beaucoup étudié et travaillé. Seigneur mon Dieu, mon unique espérance, écoute-moi ! Ne permets pas que par lassitude je cesse de te chercher, mais fais que je cherche ardemment ta Face. Donne-moi la force de chercher, toi qui m'as fait te trouver et qui m'as donné l'espoir de te trouver de plus en plus. »

Celui qui persiste dans cette recherche dira peut-être, lui aussi, avec le curé de campagne de Bernanos : « Quand par hasard le Seigneur tire de moi une parole utile aux âmes, je la sens au mal qu'elle me fait. » Car la Parole de Dieu est en l'apôtre comme un enfant qui se forme et qui bouge et qui demande à naître. Il fera plus d'une fois l'expérience d'un saint Paul : « Ma prédication n'avait rien du langage persuasif de l'éloquence, mais

⁷⁰ I Cor 9, 19 sq.

⁷¹ Jer 15, 19.

⁷² I Jn 4, 8.

⁷³ Luc 19, 40.

⁷⁴ I Cor 9, 16.

l'Esprit Saint s'y manifestait avec puissance »⁷⁵. Certes, tous ne se laisseront pas convaincre, mais en qui l'accueillera, la Parole du prêtre deviendra « Esprit et Vie ». Par ses lèvres un Autre aura parlé.

Le prêtre — un prêtre

Par le prêtre, son missionnaire et son prophète, le Christ rejoint les hommes de toutes les latitudes. Il leur annonce le Dieu d'Amour, et qu'ils sont pécheurs et donc coupés de lui, que toutefois un salut est possible depuis le grand Événement de l'Histoire humaine, l'événement pascal : sa mort et sa résurrection. Et qu'il les convoque tous dans sa gloire.

Mais pour arriver à lui il n'est pas d'autre voie que le sacrifice, et pas d'autre sacrifice que celui de la Croix.

Pour les Juifs il n'y avait qu'un seul lieu pour les sacrifices : Jérusalem et son Temple. De même pour les chrétiens : le Calvaire. Mais tandis qu'au Temple on multipliait les sacrifices parce qu'ils étaient radicalement imparfaits, les chrétiens, eux, n'ont qu'un seul sacrifice parce qu'il est parfait. De ce sacrifice, Jésus-Christ est à la fois le prêtre et la victime. Par ce sacrifice il exprime dans une chair d'homme l'offrande intérieure, l'amour infini de son cœur de Fils : « De toute éternité, il y avait bien un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini ; il y avait bien un Dieu digne d'être infiniment aimé et servi, mais il n'y avait aucun homme, ni serviteur infini propre à rendre un service et un amour infinis. Vous êtes maintenant ô Jésus, cet adorateur, cet homme, ce serviteur infini en puissance, en qualité, en dignité, pour satisfaire pleinement à ce devoir et pour rendre ce divin hommage. Vous êtes cet homme aimant, adorant et servant la Majesté suprême comme elle est digne d'être aimée, servie et honorée »⁷⁶.

Ce sacrifice parfait, ce n'est pas en son nom seul mais au nom de l'humanité entière que le Christ l'a présenté au Père.

Que reste-t-il donc à faire pour les hommes, puisqu'un sacrifice, hommage parfait à la Sainteté de Dieu, a été offert en leur nom ?

Le Sacrifice du Christ est parfait, c'est vrai, et en un sens il ne manque de rien, mais il est vrai aussi qu'en un autre sens il manque de tout. Il a été offert pour tous les hommes mais encore faut-il que chacun le ratifie, s'est saisi, le fasse sien. « Il te faut un prêtre, dit Jésus-Christ à chacun des hommes : je te propose mes services ; il te faut une offrande : je te remets en main mon corps et mon sang. Mais n'oublie pas que mon sacrifice ne peut devenir tien sans ton offrande intérieure, et en cela je ne peux te suppléer. »

La messe, c'est justement cette inimaginable proposition du Christ. C'est son sacrifice mis à notre disposition, car sous les espèces ou apparences du pain et du vin, c'est le Corps et le Sang du Christ qui sont offerts, car sous les apparences du prêtre c'est le Christ qui officie. C'est en vérité le sacrifice de la croix *re-présenté*, renouvelé. Qu'ils y viennent, ceux qui croient au Christ, non pas comme à un spectacle auquel on assiste, mais bien comme une action à laquelle on coopère : qu'ils s'en saisissent, qu'ils le fassent leur, qu'ils l'offrent en signe de leur offrande intérieure. Les Justes de l'ancienne Loi n'avaient à offrir que des tourterelles, des agneaux, des taureaux ; eux, ils ont l'Agneau de Dieu. Les Juifs n'avaient que des hommes comme médiateurs ; ils ont, eux, le Fils de Dieu.

Ces quelque 400.000 messes qui chaque jour se célèbrent, dans nos grandes cathédrales ou dans les pauvres églises de campagne, aux glaces polaires ou au cœur de l'Afrique, ou dans les camps de concentration, c'est le sacrifice du Christ devenant peu à peu

⁷⁵ I Cor 2, 4.

⁷⁶ Bérulle, *Grandeur, Discours*, 2, 12.

celui de tous les hommes. Le sacrifice du Christ fut au Calvaire, et le grand Signe de son offrande intérieure, et le grand Acte récapitulatif de toutes les actions de sa vie ; il devient jour après jour le grand Signe de l'offrande intérieure de tous les chrétiens, le grand Acte en qui sont récapitulés tous les labeurs et toutes les amours, toutes les joies et toutes les louanges des hommes. S'il est célébré partout, s'il est porté aux extrémités de la terre, c'est pour que rien ne lui échappe ; s'il est renouvelé chaque jour, c'est pour que les hommes, quotidiennement sollicités par les choses de la terre, soient quotidiennement remis en relation avec le Père, et que leurs actions de chaque jour, petites ou grandes, soient intégrées au sacrifice du Christ. De même que tous les hommes doivent ne former dans le Christ qu'un seul Corps, de même leurs actions innombrables, un seul Acte, le Sacrifice du Christ.

Comme dans tout sacrifice, on retrouve dans celui du Christ un double mouvement, un mouvement ascendant et un mouvement descendant. En lui convergent, comme nous venons de le voir, toutes les offrandes des hommes pour atteindre le Père. De lui vient aux hommes la vie que le Christ veut leur donner surabondante. Par la communion eucharistique — et par tous les autres sacrements, sacramentaux, bénédictions qui préparent et prolongent l'Eucharistie, c'est la vie intérieure du Christ qui est communiquée aux hommes, c'est l'Esprit du fils qui vient en eux entonner la grande louange du Fils et célébrer son action de grâces éternelle, son Eucharistie.

Voilà vingt siècles que cette grande liturgie se célèbre ; de proche en proche elle gagne toutes les races, toutes les civilisations. C'est elle que le prophète Malachie faisait entrevoir à ses contemporains : « du lever du soleil à son coucher, en tous lieux, on offre à mon nom un sacrifice pur, car mon nom est grand parmi les nations »⁷⁷. Et si le monde dure encore, c'est pour permettre au sacrifice du Christ de pénétrer toujours plus avant l'univers jusqu'en ses recoins et ses profondeurs, afin d'y faire lever partout le grand sacrifice de louange et d'y opérer un immense mouvement de dégagement du péché et de montée vers le Père. C'est le mystère pascal du monde.

Le prêtre, ce pauvre enfant des hommes parmi nous, c'est à lui qu'il est donné, grâce au Christ glorieux agissant par lui, d'être l'ouvrier de cette prodigieuse transmutation de l'univers.

Le prêtre — un roi

L'Église du Christ dont nous venons de voir que le sacrifice eucharistique est à la fois sa source, son centre et son acte, est essentiellement une réalité spirituelle, invisible, saisissable par la seule foi. Mais elle est aussi, par un de ses côtés, une réalité de la terre, et donc soumise aux exigences des sociétés humaines. Elle ne peut se passer d'un pouvoir qui édicte des lois, des règlements, qui juge, qui dispose d'une administration.

Il nous faut maintenant parler du pouvoir de gouvernement du corps sacerdotal ; La réaction de beaucoup de fidèles, quand on aborde cette fonction du sacerdoce, est de désintéresser. Alors que l'importance des deux autres fonctions, prophétique et sacerdotale, ne leur a pas échappé, ils ne voient dans cette troisième qu'une nécessité à laquelle il leur faut se résigner. Et pourtant le Christ n'est pas moins à l'œuvre en ses prêtres quand ils gouvernent que lorsqu'ils prêchent et officient. L'évêque qui dirige un diocèse n'est pas, comme d'aucuns le pensent, une manière de fonctionnaire, de préfet de police. Par lui qui conduit, blâme, conseille, entreprend, c'est le Christ qui agit, et toute action du Christ est sanctifiante. Il n'est pas un intermédiaire faisant obstacle, mais bien le moyen par lequel ses diocésains sont reliés au Christ. On comprend toutefois que les chrétiens puissent avoir du mal à discerner la présence du Christ dans le pouvoir de juridiction de la hiérarchie. Car dans son exercice, ce

⁷⁷ Mal 1, 11.

pouvoir est celui qui ait intervenir une plus grande part d'humain — l'histoire de l'Église le montre assez. Il n'en reste pas moins que de s'y soumettre avec esprit de foi ouvre à l'influx vital du Christ.

Je viens de parler comme si la fonction royale de l'Église consistait uniquement à légiférer, administrer, commander. Elle est cela et avec la finalité la plus haute : la sanctification des âmes, l'unité des fidèles, la réalisation du corps mystique ; mais elle n'est pas que cela. C'est d'abord une tâche pastorale. « Tu feras paître mon peuple »⁷⁸, disait Dieu à David « le roi selon son cœur ». « Pais mes agneaux... pais mes brebis », disait le Christ à Pierre pour lui confier l'Église⁷⁹. C'est la vieille image biblique chère au peuple juif qui se souvenait de ses origines nomades, et surtout de ce pasteur à la fois terrible et fascinant qui pendant quarante ans l'avait conduit à travers le désert vers la Terre Promise. Elle exprime bien la nécessité, pour l'apôtre, de mener ceux qui lui sont confiés aux sources de la Vie que sont la Parole de Dieu et les sacrements, de les défendre contre les erreurs et les dangers et surtout contre l'Ennemi, qui rôde autour du troupeau, cherchant qui dévorer ; de veiller à la charité qui est la loi et le lien de la communauté chrétienne soudée par l'Eucharistie.

Toutes ces responsabilités, comment le prêtre aura-t-il la patience et la force de s'en bien acquitter, sinon en rejoignant par la prière celui de qui il les a reçues ? Moïse s'enfonçait dans la solitude du Sinaï pour apprendre les désirs de Dieu, le Christ s'échappait dans la montagne, pendant la nuit, pour s'ouvrir à la volonté du Père. Prier est le premier devoir de tout pasteur.

Responsable de la communauté, le prêtre n'en doit pas moins connaître chacun des siens par son nom. Il est un éducateur et il n'est d'éducation qu'individuelle. Tant que l'âme n'est pas parvenue à la sainteté, sa tâche n'est pas terminée. Sans doute est-ce le terme de Père qui, mieux que ceux de roi ou de pasteur, exprime exactement cet aspect de la mission du prêtre et révèle son âme. N'est-ce pas d'ailleurs pour cette paternité spirituelle qu'il lui est demandé de renoncer à la paternité humaine ? Il faut que sa paternité ne soit pas trop imparfaite afin qu'il puisse dire, comme le Seigneur : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père »⁸⁰. Avant tout elle doit être miséricordieuse car c'est à lui d'abord que s'adresse la recommandation : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux »⁸¹.

Du Pape au dernier petit vicaire, en tous ceux qui participent au pouvoir de juridiction de l'Église, le peuple fidèle devrait pouvoir retrouver l'image — plus que l'image, l'amour efficace de celui que l'Épître aux Hébreux désigne de ce terme : « le grand Pasteur des brebis ».

Cette fonction royale - pastorale, comme la fonction prophétique, est tout orientée vers la fonction sacerdotale. Si le prêtre annonce la Parole de Dieu, c'est pour convoquer au sacrifice eucharistique ; s'il éduque et gouverne, c'est pour aider à la fructification du pain eucharistique dans les fidèles et les ramener ainsi au sacrifice du Christ auquel ils participeront plus parfaitement. La messe est au centre de l'activité du prêtre comme le sacrifice du Christ est au centre de la vie de l'univers.

*

Ce Fils de l'homme qu'annonçait Daniel, que saint Étienne contemplait debout à la droite du Père, un jour l'humanité entière le verra « paraître sur les nuées du ciel, avec

⁷⁸ II Sam 5, 2.

⁷⁹ Jn 21, 15-17.

⁸⁰ Jn 12, 9.

⁸¹ Lc 6, 36.

beaucoup de puissance et de gloire »⁸². Ce sera inattendu et brusque « comme l'éclair qui part de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident »⁸³. Les mots ressusciteront. Et Lui, se saisira du peuple immense des élus. Déployant son efficacité, la puissance de son sacrifice, qui était comme concentrée en son Humanité glorieuse, transformera « notre corps de misère en un corps semblable à son corps de gloire »⁸⁴ et rénovera l'univers entier. « C'est alors que le Fils remettra le Royaume à Dieu le Père... Toutes choses lui ayant été soumises, le Fils à son tour se soumettra à celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous » (I Cor 15, 24 et 28).

« Afin que Dieu soit tout en tous. » Étonnante parole pour qui se souvient du Dieu inaccessible du Sinaï, du Dieu trois fois saint d'Isaïe. Ainsi un jour viendra où Dieu et l'homme ne seront plus extérieurs l'un à l'autre mais intimes : l'homme en Dieu et Dieu en l'homme. Du plus petit au plus grand, chacun vivra la vie même de l'Éternelle Trinité, engendré par le Père, illuminé par le Verbe, exultant de joie et d'amour en l'Esprit Saint.

Et ce sera la gloire inamissible du prêtre, homme de Dieu, homme des hommes d'avoir été, par la puissance du Christ agissant en lui, l'ouvrier de cette union infrangible de Dieu et de l'humanité.

HENRI CAFFAREL

⁸² Mat 24, 30.

⁸³ Mat 24, 27.

⁸⁴ Phil 3, 21.